



© CIBB

DANS LA VALLÉE DE JOSAPHAT



Le parc et l'avenue Louis Bertrand ouvrent Schaerbeek



parvis de l'église Saint-Servais

↔ 3000 m

1 h 30 - 35 min.



© LY

Maison Martha



© TD

Avenue Louis Bertrand, n°1

La légende raconte qu'un pèlerin de retour de Palestine en 1574 fut frappé par la ressemblance de la vallée du Roodebeek avec celle de Josaphat. La chute d'eau qui alimentait un moulin et neuf étangs lui faisait penser au torrent du Cédron au jardin des Oliviers. En signe de gratitude, il érigea une colonne votive de granit sur une colline en amont du ruisseau. Par effet de contagion, plusieurs toponymes bibliques seront utilisés dans les environs immédiats.

Du parvis de l'église, la perspective sur la **vallée du Maelbeek** et son versant n'a pas bougé en un siècle. Il en est, miraculeusement, de même du front bâti le long de l'avenue Louis Bertrand qui remonte, pour l'essentiel, au début du 20^{ème} siècle. Visiblement, le concours annuel de façades organisé par la commune a eu un effet stimulant sur la créativité des architectes. Ici, la référence aux styles historiques est la règle, l'avant-garde, personnifiée par l'art nouveau, l'exception. Elle se traduit par la luxuriance de nombreuses façades dont on ne cesse de s'étonner de l'abondance des formes,

des décorations, des matériaux et des couleurs. C'est un vrai régal pour l'œil attentif, qui fait regretter la mutation moderniste subie par d'autres artères bruxelloises prestigieuses, comme les avenues Louise, de Tervuren ou Winston Churchill.

➤ Du côté de la chaussée de Haecht, la perspective généreuse qu'offre l'avenue vers le parc Josaphat est cadrée par les **immeubles jumeaux** 1 (n° 1-2, 1909), primés au terme d'un concours d'architecture spécifique. La prédominance renaissance des deux édifices, qui comportent d'infimes variantes, est reconnaissable à ses longues travées cintrées, garnies d'oriels, de vestales en bronze d'Ernest Salu et de balcons à balustres, ses lucarnes-pignons coiffés d'un fronton arrondi à pinacle et reliées entre elles par une balustrade à fines colonnes, ses tourelles d'angle privées de leur bulbe, etc.;



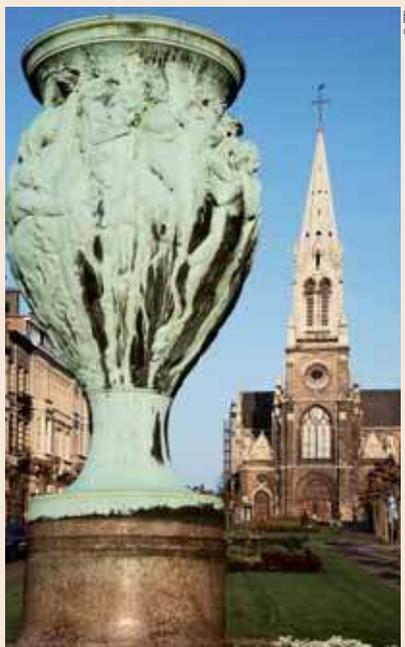
© TD



Avenue Louis Bertrand, n° 19

↑ Un peu plus bas, c'est l'exubérance du vocabulaire gothique qu'ont choisi les clients de Charles Temperman qui n'ont pas hésité à surcharger la façade du n°19 de motifs sculptés inspirés des églises de cette époque, comme rinceaux, entrelacs, arcatures, animaux fantastiques, culots à tête humaine.

Au milieu du terre-plein central, l'emplacement du chœur de l'ancienne église Saint-Servais est matérialisé par un **vase attique orné d'une**



L'ODE A BACCHUS

Dans l'Antiquité, les bacchantes étaient des fêtes religieuses en l'honneur de Dionysos-Bacchus, dieu de la vigne, du vin et de ses excès, mais aussi père de la comédie et de la tragédie. Comme les mystères du Moyen Age, il s'agit à l'origine d'illustrations du culte accompagnées de percussions et de flûtes aux sons dissonants et syncopés.

Produit des amours de Zeus-Jupiter et Sémélé, fille du roi de Thèbes, ce dieu errant représente la figure de l'autre, de celui qui est différent ou étranger. Poussée par Junon, qui voulait se venger de l'infidélité de son mari, Sémélé est foudroyée en contemplant son amant dans sa gloire alors qu'elle était enceinte. Jupiter recueille le fœtus et le coud dans sa cuisse pour achever sa maturation. Menacé de mort, Bacchus est élevé par les nymphes de la campagne autour de Nysa.

Parti à la conquête des Indes, Bacchus est accompagné par les bacchantes, à demi-nues, la tête couronnée de lierre, le thyrses (sceptre) à la main. Ivres en permanence et tatouées sur le visage, elles courent en chantant, sont prises de crises d'hystérie et démembrer les voyageurs pour en manger la chair. Ensuite, Dionysos passe en Egypte où il enseigne l'agriculture et plante la vigne. Sa carrière de dieu du vin peut commencer. On le représente habituellement sous les traits d'un jeune homme riant et enjoué à l'abondante chevelure blonde tressée, affublé de cornes et couronné de pampre, de lierre ou de figuier. D'une main, il tient une grappe de

raisin ou une corne en forme de coupe; de l'autre, un thyrses entouré de feuillage ou de bandelettes.

Prétexte aux orgies et aux désordres les plus extravagants, les fêtes nocturnes des bacchantes donnèrent lieu à de tels débordements qu'elles furent réprimées dans le sang et interdites en 186 avant Jésus-Christ par crainte d'un complot contre la République romaine, avant d'être rétablies par Jules César. Le carnaval contemporain est un lointain cousin de ses fêtes ancestrales.

Sur le vase de bronze, la ronde des bacchantes est associée au dieu Pan, protecteur des bergers et de leurs troupeaux, reconnaissable à ses pattes de bouc et à ses cornes... à moins qu'il ne s'agisse d'un satyre qui accompagne Dionysos sur des vases attiques, avec queue et oreilles d'équidé. Ils boivent, jouent de la flûte, dansent et poursuivent de leur ardeur les bacchantes et jeunes filles qui leur résistent.



bacchanale 2 sculptée en bas-relief par Godefroid Devreese (1861-1941). L'œuvre a été offerte à la commune de Schaerbeek par l'industriel hen-nuyer Raoul Warocqué. Par ce geste, il a voulu mettre du baume au cœur des édiles locaux qui avaient perdu de nombreuses œuvres d'art dans l'incendie de l'hôtel communal.

En face, derrière un petit jardin clôturé (n°37), se dissimule l'**ancien presbytère** 3 (18^{ème} siècle) situé autrefois en face du portail de l'église Saint-Servais. C'est le dernier vestige



de l'ancien village, rescapé de la démolition. A la sagesse rustique et tranquille de ce petit édifice classique et campagnard répond, comme par provocation, la maison voisine (n°39) dont les couleurs bleue et blanche ne sont pas la dernière fantaisie.

Dans l'enfilade des superbes hôtels de l'avenue Louis Bertrand, une place particulière revient aux réalisations de **Gustave Strauven**, architecte art nouveau à la carrière aussi éphémère que fulgurante;

GUSTAVE STRAUVEN, ARCHITECTE EXUBÉRANT (1878-1919)

La brève carrière de Gustave Strauven, architecte art nouveau de la seconde génération, commence dans l'atelier de Victor Horta. Il y travaille sur l'hôtel Van Eetvelde et la maison du peuple. Son stage terminé, il s'installe à son compte mais la clientèle à laquelle il s'adresse n'est pas aussi fortunée que celle de son maître. Aussi n'hésite-il pas à renoncer à la pierre et à utiliser des matériaux industriels moins coûteux, comme la brique polychrome ou la ferronnerie commerciale qu'il déploie à foison. A l'opposé de Victor Horta, il opte pour une ornementation abondante et fleurie, qui ne nuit pas à la composition et à l'équilibre des volumes.

Son art exubérant, très personnel et tout entier dévolu à la décoration et à la recherche du pittoresque, a concentré sur lui toutes les critiques contemporaines à l'égard d'un mouvement art nouveau assimilé par la bourgeoisie, attachée à ses valeurs et à ses privilèges, au socialisme ou à l'anarcho-syndicalisme. Certains n'ont pas hésité à qualifier ces décors tout en courbes végétales de **macaronis épilèptiques**.

A l'exception de quelques maisons à Tournai, l'œuvre architecturale de Strauven se concentre entièrement dans le quartier des Squares – rue Saint-Quentin, square Ambiorix, rue Luther, rue de l'Abdication, rue van Campenhout, etc. – et le long de l'avenue Louis Bertrand.

Inventeur créatif, Strauven enregistre aussi des brevets de toutes sortes, allant des techniques de construction au perfectionnement du chauffage à vapeur et aux véhicules à une seule roue. Il collabore également à la revue *La Gerbe*, un magazine de décoration et d'architecture art nouveau.

Mobilisé lors de la Première Guerre mondiale, il décédera des suites de ses blessures en mars 1919 dans un hôpital de Haute-Savoie (France). Il n'avait alors que quarante ans.



↑ Il y a plus qu'un air de famille entre la **maison Verhaege 4** (n° 43 – 1906) et les immeubles de rapport qui forment l'angle de la rue Josaphat **5** (n° 53 à 65). La tourelle d'abord qui part à l'assaut du ciel dans le prolongement de la porte d'entrée d'un côté, au-dessus du pan coupé de l'angle de l'autre.

Avec son belvédère, elle rappelle, en plus carré et en plus massif, celle de la maison Van Dijk au boulevard Clovis.



Le jeu subtil des matériaux ensuite avec : la pierre bleue taillée ou sculptée pour les soubassements, consoles, balcons, oriels, bandeaux ou montants de portes et fenêtres; le mélange de briques rouge, jaune ou blanche du parement de façade ; les carreaux de céramique décorative aux allèges ou sous forme de tableau évoquant le passé du village avec sa vieille église disparue ; les fines ferronneries tout en courbes sur les fenêtres de l'entresol, aux balcons, au sommet de la tourelle et, surtout, formant un bel auvent de verre et de fer à l'entrée du restaurant. Les multiples décrochements des façades enfin qui rompent l'effet monolithique, créent la surprise et la fantaisie dans les formes et les perspectives;

→ Un petit détour par la rue Josaphat vous fera découvrir les façades de l'**école communale n°1 6** (n° 259 et 241 – 1907), une des œuvres majeures de l'architecte Henri Jacobs à la gloire de l'école laïque. Plutôt



modeste, la double façade cache un véritable palais scolaire, disposé à l'intérieur de l'îlot jusqu'à la rue de la Ruche. Profitant de la différence de niveau entre les deux rues, l'architecte a réussi à y loger 91 salles et de nombreux dégagements capables d'accueillir jusqu'à 1.000 élèves. Le choix des matériaux répond aux préoccupations éducatives de l'époque. Sans luxe, l'architecture s'affirme avec force : brique rouge ou émaillée, pierre bleue et marbre gris, fonte et fer laissés apparents. Des motifs décoratifs sobres et des sgraffites de Henri Privat-Livemont apportent une touche artistique à l'ensemble. *En édifiant ces écoles, l'administration communale a voulu qu'elles servent non seulement à instruire mais à éduquer, à rendre les hommes meilleurs, à relever le niveau moral du peuple et à lui donner le goût du Bien et du Beau en même temps que la Vérité et la Science s'incrustent dans son cerveau ; elle a voulu que le bâtiment lui-même, ainsi que son outillage soient des leçons permanentes complétant l'enseignement de l'instituteur ou du professeur ;*



Avenue Paul Deschanel, n° 30

→ Revenez sur vos pas et poursuivez la promenade sur le trottoir de droite descendant l'avenue Louis Bertrand ;

→ Au début de la sombre rue Kessels 7 (n° 88, 1906), François Hemelsoet (1875- 1947) a construit une maison de style art nouveau dont la verticalité est accentuée par la hauteur des baies et



production architecturale qu'on y trouve ne nuit nullement à l'harmonie d'ensemble. On remarquera notamment les deux maisons beiges aux lourds encadrements moulurés de E. Vanlerberghe (n° 20 et 58) ou le petit pignon à colombages du cottage de l'architecte-décorateur J. Van Tuyn (n° 30) ;

des portes. Témoins d'une décoration poétique et soignée, on remarquera au passage le vitrail en imposte sur la porte d'entrée avec cygne et nénéphar, la baie en arc outrepassé avec balcon du pignon ou, encore, la poignée de porte en forme de lézard ;

→ De retour sur l'avenue, rejoignez le carrefour de l'avenue Paul Deschanel qui a retrouvé le **mât électrique** 8 conçu par Jacques de Lalaing (1858-1917) pour le palais des lumières de l'exposition universelle de Gand de 1913. Par souci de réalisme, le sculpteur n'avait pas hésité à se procurer un tigre qu'il gardait en cage dans le fond de son jardin. Le *combat d'un tigre et d'un serpent* avait été ensuite offert par ses héritiers à la commune de Schaerbeek qui l'avait placé à l'entrée du parc Josaphat. Il lui manque toutefois ses trois lanternes en pendentif. Le côté droit de l'avenue, qui porte le nom d'un éphémère président de la République française, natif de Schaerbeek, a été urbanisé dans l'entre-deux-guerres. La diversité de la

pas et traversez le pont du chemin de fer qui conduit à l'avenue des Azalées ;

↖ Immédiatement après le pont, entrez dans le **parc Josaphat** 9. L'allée aboutit à une vaste place aménagée à l'emplacement de la maison de campagne de la veuve Martha. Elle est bordée d'une version moderne de la **légende de la Fontaine d'amour**



(Mon De Rijck, 1988), dont il existe plusieurs variantes. La plus célèbre d'entre elles raconte qu'un jeune paysan, éconduit par sa fiancée, pleura

des jours entiers et devint aveugle. Il recouvra la vue en se mouillant les yeux à l'eau de la fontaine. La jeune fille lui réapparut alors et lui jura à nouveau fidélité. Une autre met en scène Herlinde, fille d'un châtelain des environs et le jeune chevalier Théobald. Très épris l'un de l'autre, ils se retrouvaient chaque jour au crépuscule près de la source quand Théobald reçoit l'ordre de rejoindre son régiment pour partir au combat. Forte de leur serment de fidélité, Herlinde vient l'attendre à la fontaine, partagée entre souvenirs heureux et promesse de retour. Mais Théobald ne donne pas le moindre signe de vie. Lasse d'attendre et épuisée de chagrin, la pauvre Herlinde se noie dans la source. Compatissants, des amis de ses parents financent un mémorial – une fontaine en forme de réservoir – sur lequel la tragique histoire est gravée dans la pierre. Deux amants qui en boivent l'eau dans le même verre sont, paraît-il, assurés d'être unis dans l'année ;



↖ Traversez le ruisseau Josaphat derrière la buvette ;

← Empruntez le sentier qui grimpe à flanc de colline ;

→ Parcourez la grande boucle qui traverse la plaine du tir à l'arc, offrant au passage un beau panorama sur le bas de la Schaerbeek et sur la ville ;



→ Après la maison recouverte de crépi gris clair, quittez le parc à l'angle formé par l'avenue Ambassadeur van Vollenhoven et l'avenue Louis Bertrand ;

← Descendez l'avenue Louis Bertrand. Vous passez devant le **Brusilia** 10 (n° 100-104), immeuble à appartements de 34 étages, érigé en 1970



Ancien palais des sports

à l'emplacement de l'ancien palais des sports. Cette tour en quart de cercle est une belle balafre sans style de l'architecte Jacques Cuisinier (1915-2000), celui qui a doté la capitale de quelques-uns de ses immeubles de bureaux les plus emblématiques



comme la tour Rogier (1961, démolie), le Charlemagne (1965) ou le Centre Monnaie (1971). Quel contraste avec le n°66 (1908) dont l'éclectisme emprunte surtout à l'époque baroque avec son pignon à volutes et son large balcon ;

↑ A l'angle des rues Henri Bergé et Joseph Brand, les tourelles coiffées de dômes cuivrés donnent à l'immeuble de **Dominique Fastré 11** (n°50, 1906) une allure de petit château de pierre un peu sévère. Le traitement éclectique de cet immeuble d'angle est fort académique – surtout si on le compare aux fantaisies de Gustave Strauven qui lui font face - avec son jardinet fermé par une grille, ses longues travées cintrées, ses oriels à colonnes carrées et balustrades et sa haute toiture d'ardoises ponctuée, dans l'axe des façades latérales, de bonbonnières à la mode beaux-arts ;

↑ Témoin d'une autre vision, plus géométrique et sévère, de l'art nouveau, la maison dessinée par **François Hemelsoet 12** (n°38, 1908) s'élève dans une juxtaposition savante de baies vitrées aux formes variées : un bow-window largement ouvert par un arc surbaissé soutenu par une colonnette centrale, trois fenêtres à pans coupés à l'arrière d'un petit balcon fermé par une balustrade en ferronnerie, une demi-lune traversée de deux pilastres en pierre encadrant un balcon ;

↑ Encore quelques pas vers le parvis de l'église et vous voilà revenus à votre point de départ, des éblouissements plein la tête.



Avenue Louis Bertrand, n° 66



Avenue Louis Bertrand, n° 50

Sur le plateau de Koekelberg (1868-1910)

est le premier ministre en personne, Paul de Smet de Naeyer (p.119), qui obtient en 1903 l'accord des communes de Laeken et de Jette pour l'amorce de la boucle ouest du boulevard de Grande Ceinture entre le domaine de Laeken et le parc de Koekelberg. Léopold II, qui se réjouit déjà de l'accès direct dont il bénéficiera vers la future basilique, l'en félicite chaleureusement dans une lettre du 18 janvier. Le chantier s'éternise au point que les maraîchers, contraints de franchir régulièrement ce qui s'apparente à un bourbier, le surnomme la *muraille de Chine*. Terminée sur le territoire de Laeken en 1909, la ceinture routière rejoint le plateau de Koekelberg l'année suivante et opère ainsi sa jonction avec le boulevard Léopold II qui vient du centre. Ce promontoire naturel vers lequel convergent d'importantes avenues suggère, selon la philosophie urbanistique du 19^{ème} siècle, d'y inscrire un point de repère urbain. Victor Besme avait déjà pensé à un palais de l'industrie, son auguste patron à un panthéon...



*Ilya le mont de la justice,
il faut là-bas à Koekelberg,
le mont du bon Dieu
et ici, le mont des Arts.*

Léopold II

Léopold II aux héros de la patrie reconnaisant

est à cet endroit en effet que Léopold II voudrait construire un **panthéon national** en l'honneur des héros de la patrie. Il en avait émis l'idée en 1878, à la veille du cinquantième anniversaire de l'Indépendance, et avait instruit le gouvernement de ses intentions. La perspective qu'offrait le plateau vers les monuments les plus emblématiques de la capitale avait tout